



La violence, seule arme contre la violence ?

« The Birth of a Nation »
héroïse un esclave rebelle.
Naissance de l'Amérique
dans le sang. Polémique.

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

Après « Twelve Years a Slave », « The Birth of a Nation » ? La comparaison ne dépassera pas le thème commun aux deux films : l'histoire de l'esclavage aux Etats-Unis. En s'attaquant au personnage d'un esclave rebelle pour sa première réalisation, l'acteur afro-américain Nate Parker, qui tient aussi le rôle-titre, frappe fort. Il n'atteint cependant pas les hauteurs du film de Steve McQueen triplement oscarisé en 2013. Alors, d'où vient l'intérêt incontestable de « The Birth... », qui réussit le pari empathique sans éviter les scènes emphatiques ? De la figure de celui qu'il héroïse : Nat Turner, né en 1800, voit le jour en Virginie parmi les esclaves de la plantation Turner dont il porte le patronyme. Enfant surdoué, il est très tôt désigné par ses pairs comme porteur d'une grande mission. Celle-ci lui sera « révélée » par un signe du ciel. La nuit du 21 août 1831, le pieux Turner, surnommé « pasteur esclave », prend la tête d'une révolte conduisant au massacre de 55 Blancs.

Loin d'un Spartacus noir, « Turner est plus proche d'un Toussaint Louverture », précise l'historien Pap Ndiaye. Louverture mena Haïti à son indépendance en 1804 et effraya les esclavagistes du continent voisin, alors que « la révolte sanguinaire de Turner, qui imaginait un effet boule de neige visant à la chute du système, est un échec total. Elle ne mène qu'à renforcer la répression contre les esclaves ». Pour autant, Nat le rebelle change le regard porté sur les Noirs, considérés comme passifs : « Le complot n'a pas été éventé et son équipée a pu avoir lieu, ce qui, dans le contexte, est extraordinaire. Et surtout, avant d'être pendu, fin 1831, Turner a laissé des "Confessions" recueillies par un avocat blanc, un document unique. »

Traduites pour la première fois en français par Michaël Roy (1), elles ont d'abord été utilisées par William Styron dans « Les confessions de Nat

Turner », Pulitzer 1967. Ce roman a choqué le public afro-américain, qui n'y a pas reconnu son héros. Un demi-siècle plus tard, Parker reprend le récit pour le compte de son peuple. Mieux, il relit l'histoire de l'Amérique en y décrivant l'esclavage pour ce qu'il fut dans la construction de la nation, d'où la reprise du titre « The Birth of a Nation », comme un défi au film mythique de D. W. Griffith (1915), « Naissance d'une nation », qui stupéfie, quand on le revoit aujourd'hui, autant par sa virtuosité que par son point de vue pro-Klux Klan sur l'avant-guerre civile américaine.

Œil pour œil, dent pour dent. Pour servir son propos, Parker joue sur tous les tableaux : Turner est peint comme un homme de foi, esclave modèle, fils et mari exemplaire, ayant remis son destin et celui de ses frères entre les mains du Christ. Jusqu'au jour où sa femme est violée par des Blancs. Après tous les visages du mal, celui de son épouse meurtrie fait basculer le prêcheur du côté du glaive. Le réalisateur l'emporte ici en donnant à ressentir le ressort du recours à la violence. Malheureusement, son scénario lui a valu de voir resurgir une accusation de viol dont il est sorti acquitté, mais visiblement pas « blanchi »...

Le vrai sujet du film de Nate Parker n'est-il pas la violence au service, ou pas, du combat ? Cette question, sur laquelle Frantz Fanon a tant écrit, remonte le cours de l'histoire des luttes afro-américaines, entre Malcolm X et Martin Luther King, et replonge encore dans l'actualité brutale de Chicago. Et si « The Birth of a Nation » parvient à toucher profondément, c'est parce qu'il héroïse un rebelle qui a perdu, prouvant tragiquement, comme chaque fois qu'un policier abat un Noir, que ce combat de Sisyphe est toujours à recommencer, Parker en devenant lui-même un avatar artistique. « Ton corps peut être détruit », écrit l'écrivain et journaliste Ta-Nehisi Coates à son fils dans « Une colère noire ». Tout aussi préoccupant, le questionnement qu'ouvre le film sur le fait de recourir à la violence sous couvert de la religion... C'est dire si ce film, malgré ses imperfections, est à voir ■

« The Birth of a Nation », de Nate Parker, en salles.
1. « Confessions de Nat Turner », suivi d'« Une révolte en noir et blanc », traduit par Michaël Roy (Allia, 80 p., 6,50 €).

Jeu de massacre.

En cette nuit du 21 août 1831, le « pasteur esclave » Nat Turner mène ses frères asservis à la rébellion.

« Quand j'étais petit, dans les milieux afro-américains, Nat Turner représentait la résistance. »

Ta-Nehisi Coates*

* A lire : « Le grand combat » (Autrement), et son interview sur lepoint.fr